

PLAQUE ANCIENNE !



La Famille Chrétienne



VOL. 5—No 8.



JANVIER 1902



- M. 1 CIRCONCISION, 2 cl. II Vêp., mém. du suivant.
J. 2 Octave de S. Etienne.
V. 3 Octave de S. Jean.
S. 4 Octave des SS. Innocents.
D. 5 Vigile de l'Épiphanie ; *semid. privilég.* *Kyr.* du dim. Vêp.
du suiv.
L. 6 EPIPHANIE de N. S. (*d'oblig.*) 1 cl. *Kyr.* royal. II Vêp.
de la fête. — (QUETE, MISSIONS AFRICAINES).
M. 7 2e }
M. 8 3e } Jour de l'octave de l'Épiphanie, privilégiée, *semid.*
J. 9 4e }
V. 10 5e }
S. 11 6e }
D. 12 Dim. dans l'octave et 1 apr. l'Épiph., *Kyr.* du dim. Vêp.
du suiv., mém. du dim. *Fili, quid.*

- L. 13 Octave de l'Épiphanie, *dbl. privilg.*
 M. 14 S. Hilaire, év. et doct.
 M. 15 S. Paul, conf., premier ermite.
 J. 16 S. Marcel, pape et martyr.
 V. 17 S. Antoine, abbé.
 S. 18 Chaire de S. Pierre à Rome, *dbl. maj.*
 D. 19 II apr. Epiph. S. NOM DE JESUS. *Kyr. 2 cl. II Vêp.*,
 L. 20 SS. Fabien et Sébastien mart. [mém. du suiv., et du dim.
 M. 21 Ste Agnès, Vge et mart.
 M. 22 SS. Vincent et Anastase, martyrs.
 J. 23 Epousailles de la Ste Vierge, *dbl. maj.*
 V. 24 S. Timothée, évêque et martyr.
 S. 25 Conversion de S. Paul, *dbl. maj.*
 D. 26 Septuagésime. *Kyr. du dim. Vêp. du suiv. O Doctor, mém.*
 du dim. et de S. Polycarpe, (II Vêp.
 L. 27 S. Jean-Chrysostôme, év. et doct.
 M. 28 Prière de N.-S. J.-C., *dbl. maj.*
 M. 29 S. François de Sales, év., conf. et doct.
 J. 30 Ste Martine, vierge et mart.
 V. 31 S. Pierre Nolasque, conf.



SALUT A LA DOMINATRICE DU MONDE.

SE vous salue, ô ornement des cieus d'une beauté sans pareille; ô protectrice unique des exilés de la terre, ô Marie; oui, je vous salue, Marie, ô Mère mille fois heureuse du Roi éternel! Tressaillez de joie, ô Restauratrice si désirée de la grâce que nous avons perdue! Glorieuse Souveraine, votre Fils vous a associée à l'empire de toutes choses; tout âge et tout sexe s'inclinent justement devant vous; et le monde entier roule sous vos pieds. Car, après l'ineffable Trinité, et après votre divin Fils, le Paradis n'a rien de plus admirable que vous. A votre nom, les démons trem-

blent ; votre lumière apparaît, et les puissances des ténèbres s'enfuient ; vous faites un signe et les portes du paradis s'ouvrent. Vous êtes, après votre Fils, l'espérance de tous les chrétiens. O Reine de miséricorde et douceur de notre vie ! enfant d'Eve, misérable et triste exilé, je soupire et crie vers vous dans cette vallée de larmes. Oh ! ma Souveraine, ne me repoussez pas ; mais secourez-moi dans mes travaux, protégez-moi dans mes combats, raffermissez-moi dans mes faiblesses ; et montrez-moi, après cet exil, Jésus-Christ, le fruit béni de vos entrailles.



En CHEMIN vers

La PATRIE.

(suite.)

+++++

IIIe ENTRETIEN.

Conséquences pratiques des deux entretiens précédents.



E suis une créature composée d'un corps matériel, qui bientôt va tomber en ruines et périr, et d'une âme spirituelle, simple dans son essence et conséquemment immortelle.

Je n'ai pu me donner l'existence à moi-même, puisque je n'existais pas il y a quelques années.

Celle qui m'a donné le jour, après m'avoir porté dans son sein, ne m'a pas non plus donné l'existence ; elle ne connaît ni le nombre, ni la forme, ni les rapports merveilleux des organes qui composent mon corps ; elle ne sait ni quand ni comment l'âme qui l'anime s'y est unie dans son sein.

Ce Ciel visible, malgré sa magnificence, et cette nature avec toutes ses merveilles, ne sont pas non plus le principe de

mon existence ; mon intelligence, ma raison, mon libre arbitre et les autres nobles qualités qui ont été mises en moi, m'élèvent au-dessus de tous les êtres visibles qui m'entourent.

Je viens de Dieu ; c'est lui qui m'a créé et placé sur cette terre.

En me créant, il s'est proposé pour fin sa propre gloire extérieure et mon bonheur ; il m'a créé pour le connaître, l'aimer le servir sur cette terre, et pour le glorifier et le posséder éternellement dans le Ciel : Dieu est donc mon principe, mon maître, mon roi et ma fin dernière.

Oui, Dieu est mon maître et mon roi ; je suis son domaine, sa propriété, et les droits qu'il a sur moi sont incomparablement plus stricts que ceux que nous appelons nos propriétés terrestres, sur les habitations et les champs qu'on nous a légués, ou que nous avons acquis nous-mêmes à prix d'argent.

En effet, ces propriétés terrestres, nous n'en avons que l'usage ; encore un simple revers de fortune suffit pour nous le ravir.

Il n'en est pas ainsi du domaine que Dieu a sur nous tous, et sur moi en particulier ; c'est un domaine *parfait et inaliénable*.

Domaine parfait ; je lui appartiens à titre de création, puisqu'il m'a fait ce que je suis, et donné tout ce que je possède pour l'âme et pour le corps ; je lui appartiens à *titre de conquête*, car il m'a acquis au prix du sang de son propre fils, suivant cet oracle de l'apôtre ; *Vous n'êtes plus à vous ; tout appartient à celui qui a tout acquis à si grand prix*. Enfin, je lui appartiens par mon libre choix, puisqu'au jour de mon baptême et depuis, je l'ai choisi pour maître, et ai juré de ne servir que lui seul.

Domaine inaliénable : distrait par le tumulte du monde, entraîné par mes passions, je puis oublier ma dépendance et mes devoirs envers Dieu : je puis même, puisque je tiens de lui le bienfait de la liberté, je puis secouer son joug, violer ses lois, lui refuser le culte que je lui dois ; je puis même l'outrager, le maudire, persécuter ses serviteurs fidèles ; mais il n'en

perd pas pour cela les droits imprescriptibles qu'il a sur moi ; il me supporte avec patience et miséricorde parce qu'il est bon, et ne veut pas me perdre ; il me supporte avec patience, dit saint Augustin, parce qu'étant éternel, il a le temps d'exercer sa justice ; il attend, pour me donner le temps d'ouvrir les yeux sur ma folie, mon ingratitude et mon injustice : abaissant les yeux du haut du Ciel, il se rit de mes vains projets, ou il prend pitié de mes égarements et de ma faiblesse ; mais enfin, après m'être éloigné de lui, il faudra que j'en sois rapproché par sa miséricorde ou par sa justice ; au moment marqué pour le terme de ma course et de mon épreuve, je viendrai nécessairement tomber à ses pieds, et si j'avais été assez aveugle, assez ingrat, assez malheureux pour ne pas revenir à lui par amour, j'en serais rapproché par sa justice : le Ciel et l'Enfer sont destinés à le glorifier ; si je n'avais pas voulu le glorifier dans le Ciel pour mon bonheur, je le glorifierais éternellement, pour mon malheur, en rendant hommage à sa justice au milieu des supplices que je n'aurais que trop mérités. O mon Dieu ! éloignez de moi un si grand malheur.

Dieu a sur moi un domaine *parfait, inaliénable* : je lui appartiens, je suis sa propriété, je suis en quelque sorte son champ.

Mais le champ doit fructifier pour celui qui en a le domaine ; ce principe est admis de tous, et on l'invoque chaque jour pour se faire rendre ce qu'on appelle la *justice* ; je dois donc fructifier pour Dieu, c'est-à-dire que je dois lui consacrer toutes les pensées de mon esprit, toutes les affections de mon cœur, toutes les facultés de mon être.

Je dois lui consacrer toutes les pensées de mon esprit ; c'est-à-dire que je dois m'appliquer à le connaître et à approfondir ses perfections, ses mystères, ainsi que les commandements qu'il m'a imposés, et ne m'occuper des choses de la terre qu'en lui, que pour lui, qu'autant qu'elles me conduisent à lui qui est ma fin.

Je dois lui consacrer toutes les affections de mon cœur ; c'est-à-dire qu'il doit occuper dans mon cœur la première pla-

ce, et que je ne dois aimer aucune créature que d'une manière subordonnée, qu'en lui, que pour lui.

Enfin, je dois lui consacrer toutes mes facultés ; c'est-à-dire que je dois avant tout accomplir ses divins préceptes, lui rendre le culte intérieur et extérieur qui lui est dû, ne considérer les choses de la terre que comme de simples moyens d'existence et de parvenir à lui, ne m'en occuper qu'en lui, que pour lui, qu'autant qu'elles peuvent me conduire à lui qui est ma fin unique et mon seul bien.

Maintenant, je m'interroge moi-même : *propriété de Dieu, champ du Seigneur*, ai-je, depuis qu'il m'a donné l'existence et placé sur cette terre, fractifié pour lui et travaillé à atteindre ma fin ?

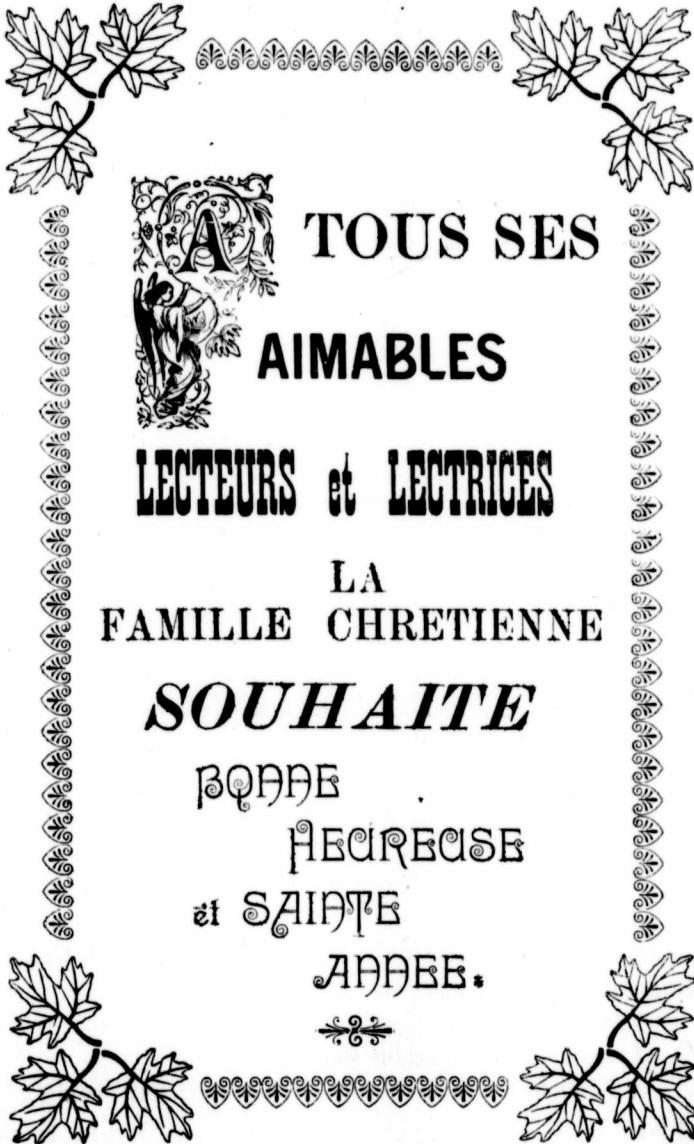
O mon Dieu ! si je considère en votre présence tant d'années que j'ai déjà passées sur cette terre, je suis saisi de frayeur et de tremblement ! Hélas ! pendant ces années trop nombreuses, qui ont absorbé une portion si forte du temps que je devais consacrer à vous connaître, à vous aimer et à vous servir, qu'ai-je fait ? Je l'avoue, ô mon Dieu, la rougeur sur le front, la douleur et la confusion dans le cœur, mes regards ont toujours été stupidement fixés sur la terre ; je n'ai songé qu'à mon corps et à ses aises, qu'à paraître aux yeux des créatures, qu'à me procurer les jouissances de la vie présente ; je n'ai presque jamais songé à vous !

Mon cœur ingrat et injuste ne vous a point aimé ; ses affections ont également été pour la terre et les créatures.

Enfin, si j'ai accompli quelque chose de vos divins préceptes (que j'ai d'ailleurs tant de fois violés), je l'ai fait lâchement, comme un vil esclave ; je vous ai abandonné pour servir le monde ; j'ai détourné mes regards du Ciel, de la vie future, pour ne m'occuper que de la terre et de la vie présente !

O Dieu ! que vous êtes bon de m'avoir si longtemps supporté au milieu de mes ingratitude et de mes égarements ! recevez mon repentir, ô le meilleur des pères ! accordez-moi les grâces qui me sont nécessaires pour vous servir avec fidélité et persévérance, jusqu'au terme de ma course et de mon exil.

(à suivre.)



TOUS SES

AIMABLES

LECTEURS et LECTRICES

LA
FAMILLE CHRÉTIENNE

SOUHAITE

BOUNE

HEUREUSE

et SAINTE

ANNEE.



Une SOIRÉE TRANQUILLE.

(Suite et fin.)

— Quel démon êtes-vous ? criai-je, fonçant droit devant moi vers la porte, le grand air, la rue. Mais à cet instant je me sentis saisi aux chevilles par une force invisible. Je trébuchai, je tombai.

En tombant, j'entendis un effroyable vacarme sur le plancher du hall, puis un aboiement... puis je perdis le sentiment de tout.

* * *

Après mille ans -- c'est la sensation que j'éprouvai en me réveillant -- quand j'ouvris les yeux, j'étais étendu dans le sous-sol de la maison, en pleine obscurité, une douleur vive à la tête.

Ah-Sin auprès de moi me fixait anxieux.

Au bout de quelques instants qui me parurent des siècles, je pus m'asseoir sur mon séant. Je me frottai la tête instinctivement là où le coup s'était le plus vivement fait sentir.

— Ah-Sin ! puis-je dire.

Ah-Sin s'approcha et me tendit quelque chose qu'il tenait probablement depuis longtemps dans sa gueule, car il parut soulagé quand je l'acceptai.

C'était une petite pelote de fil de coton. Je la pris de la main droite, et, tandis que je la tournais entre mes doigts, remarquant qu'elle était presque tout à fait dévidée, instinctivement ma main gauche suivait le bout libre du fil.

Elle atteignit ainsi jusqu'à mes chevilles...

Je crois dire que j'en fus soulagé...

A ce moment, Cécile ouvrit la porte, il était environ 11 h. $\frac{1}{2}$.

— Grand Dieu, s'écria-t-elle, que faites-vous-là ? Et quelle affreuse odeur d'eau-de-vie dans toute la maison !

— Ne bougez pas, répondez-je, toute la maison est em-
pêtrée dans un réseau de fil de coton.

— Que voulez-vous dire, reprit Cécile. Et... est-ce que
Charlot a brisé tous les verres de la maison ?

Car Charlot déjà de retour de la lanterne magique, appa-
raissait dans le hall au milieu d'un amas de verres brisés, un
baquet à la main.

Pour moi, au lieu de répondre, je me rendais la liberté
à grands coups de canif.

Au bout d'un instant :

— Cécile, dis-je, vous m'obligeriez vraiment en gardant
vos pelotes de coton chez vous. Celle-ci s'est embarrassée
dans mes jambes, m'a suivi pas à pas toute la soirée, m'a em-
pêché de travailler et a renversé l'eau-de-vie.

— Du coton ? — s'écria Cécile — mais c'est de la soie,
et même il n'en reste presque plus.

— Oh ! il n'en manque pas, répliquai-je, la maison en
est pleine. S'il vous en faut, vous n'avez qu'à étendre la
main.

Adapté par Joanna.

~~~~~

Mille remerciements à la St<sup>e</sup> Vierge  
pour une grace obtenue.

\*\*\*\*\*

†  
IHS

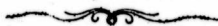
Le 10 janv. la Sainte Messe sera célébrée dans la chapelle des  
Servantes de Jésus-Marie, à Jeanne d'Arc, à l'intention des lecteurs  
de la " Famille Chrétienne. "



# JESUS-CHRIST



SON ENFANCE,  
SA DOCTRINE — SA PASSION.



**T**EL est le titre d'un livre que vient de publier le R. P. A. Nunesvais, des clercs de St. Vincent de Paul, directeur du patronage de Québec. Le livre a été imprimé par les enfants du Patronage.

Nous recommandons chaudement à nos lecteurs de se procurer ce livre. (1)

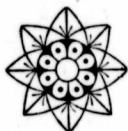
D'abord parce qu'ils ne trouveront aucun livre plus utile à lire que la vie de N.-S. Jésus-Christ, aucune lecture ne peut remplacer celle-là que pourtant tous les chrétiens ignorent.

En second lieu, ils feront une œuvre pieuse, car ils fourniront par là un peu de pain à tant de jeunes gens que le patronage élève gratuitement.

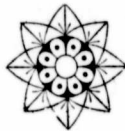
Voici d'ailleurs le jugement de Monseigneur l'Archevêque de Québec sur ce livre si intéressant et qui, nous l'espérons, se verra bientôt dans la plupart des familles canadiennes. " J'ai déjà eu l'occasion de le feuilleter assez pour pouvoir, à bon escient, vous en féliciter et vous en exprimer mon entière satisfaction. Que ne puis-je le répandre dans toutes nos familles. Il y ferait un bien considérable. Ce sont de ces lectures pieuses, instructives, édifiantes qu'il faut à nos foyers Canadiens où l'on aime tant à entendre parler de Dieu et des choses saintes. Continuez à nous donner de semblables publications, vous ferez une œuvre salutaire, méritoire et féconde en bons résultats pour les âmes."



(1) En vente au Patronage de Québec et chez les principaux libraires.  
Prix 60 centins.



## NOËL



LE ciel est noir, la terre est blanche.  
Cloches, carillonnez gaïment !  
Jésus est né ; la Vierge penche  
Sur lui, son visage charmant.

Pas de courtines festonnées  
Pour préserver l'enfant du froid ;  
Rien que des toiles d'araignées  
Qui pendent des poutres du toit.

Il tremble sur la paille fraîche,  
Ce cher petit enfant Jésus,  
Et pour l'échauffer dans sa crèche  
L'âne et le bœuf soufflent dessus.

La vierge au chaume pend ses franges ;  
Mais sur le toit s'ouvre le ciel,  
Et, tout en blanc, le chœur des anges  
Chante aux bergers : " NOEL ! NOEL ! "

*Th. Gautier.*



## Les RELIGIEUSES.



IL y a beaucoup de Religieuses en France et ailleurs, et personne n'ignore le bien qu'elles opèrent. Il est impossible de ne pas le savoir ; car elles sont partout. Vouées au service de toutes les infortunes, ces pieuses filles, la fleur des familles chrétiennes, donnent l'exemple de toutes les vertus et de tous les dévouements. Elles sont au berceau de l'enfant, au chevet du malade, dans les écoles, dans les chaumières, dans les missions ; leur charité ne recule devant aucune misère, accepte tous les dégoûts, affronte toutes les fatigues, invente sans cesse quelque nouveau moyen de servir Dieu et les pauvres.

Jamais peut-être spectacle plus beau ne fut donné dans le monde ; jamais la femme chrétienne ne jeta un éclat si magnifique ; ce n'est plus exclusivement la paix du cloître qu'elle cherche, c'est le travail de l'apostolat qu'elle demande et qu'elle accomplit avec un incomparable zèle.

Quant aux Religieuses cloîtrées, elles exercent sur le monde, qui ne les voit ni ne les connaît point, une grande action, sans compter celle de leurs prières, qui n'est connue que de Dieu. Leurs maisons silencieuses sont des maisons de doctrine et de vie ; là viennent se réchauffer les âmes qui languiraient autrement ; de là, ces âmes emportent dans la vie séculière une ardeur de piété qui purifie et vivifie tout. Ainsi la foi se maintient au sein des familles, ainsi des femmes légères ou ignorantes deviennent des mères pieuses, ainsi le flambeau du christianisme résiste à tous les orages et donne des saints à la terre et au ciel.

Quand vous dansez au milieu de toutes les magies du monde, dans ces nuits plus spécialement consacrées à vos plaisirs ; quand de toutes parts, atteints de démence, riches ou pauvres remplissent les salons de leurs vanités et les rues de leurs clameurs, vous ne soupçonnez pas que plusieurs Religi-

euses se rendent à leur chapelle. Là, devant le tabernacle, qu'une lampe éclaire faiblement, chacune d'elles reste une heure prosternée sur la terre, ou les bras en croix. Ce qu'elle fait là, vous le savez bien. Elle prie pour elle et pour ses Sœurs sans doute, mais surtout elle prie pour vous; elle prie, afin d'écartier de vous la terrible colère de ce Dieu clément, qui vous aime en vain et à qui vous ne songez pas, ou le moins possible!

L. VEUILLOT.

### *Le vrai féminisme.*



**N**OUS lisons dans le *Bulletin scolaire* de Tivoli :

Une dame X... avait pour amie la femme d'un député, sa compagne de pension. Aux élections d'il y a quatre ans, elle avait soutenu énergiquement le candidat, et, par ses influences de famille et par son activité personnelle, Mme X... passait pour avoir été l'agent électoral le plus utile.

Rien de plus amical que les relations de l'homme public avec la famille X... ; il ne manquait jamais de la visiter dans l'intervalle des sessions ; il n'avait pas d'autre logis quand il parcourait la contrée, — et les deux dames surtout resserraient de jour en jour les liens de leur intimité ; on était convenu de passer ensemble, à la campagne, trois semaines au mois des prochaines vacances.

Mais voilà que la Chambre discute la triste loi des Associations ; le député, libéral d'abord, puis opportuniste, tourne bientôt au sectaire avec les ministres, et vote, jusqu'à l'article 14 inclusivement, la suppression de la liberté.

Il fallait revenir en province, il fallait affronter l'opinion les curés, les électeurs et Mme X... Le député n'était pas sans redouter le premier choc ; mais il comptait sur la bêtise des conservateurs : l'opinion est bonne fille, disait-il.

Qui fut surpris ? Le député et aussi sa femme. Mme X... aborde celle-ci à son arrivée dans la petite ville :

— Je vous plains vivement ma chère amie, de la honte que les votes du député attachent à votre nom.

— Pourtant il n'a pas voté la confiscation des biens.

— Je le sais, et cela permettra peut-être à nos messieurs de le saluer, sinon de lui tendre la main ; mais il a voté la suppression des prêtres et des religieux à l'école ; il a voté l'expulsion des maîtres les plus savants et les plus pieux de la jeunesse ; il ne veut pas d'une France chrétienne, il veut une âme laïque à nos enfants.

— Oh ! grâce ! grâce ! pardonnez-lui !

— Oui, je pardonne, et puisse DIEU pardonner plus encore que moi ; mais je ne puis oublier... et je vous prie de reprendre votre liberté pour les vacances prochaines ; je ne pourrai pas, je ne puis pas vous recevoir avec votre mari dans ma maison.

Je vous garantis le fond et presque la forme de ce dialogue. On chuchote par ici que le député ne se présentera pas aux élections de 1902. Sa femme aura enfin obtenu satisfaction. Il y gagnera de n'avoir pas pour adversaire Mme X...

*De la Famille Chrétienne de Lille.*



### — Les retards dans la collation du Baptême —

NOUS recommandons les graves paroles suivantes du Saint-Père aux parents négligents qui tendent aujourd'hui plus que jamais à retarder le baptême de leurs enfants pour les motifs parfois les plus futiles.

Récemment, le Pape Léon XIII écrivait à l'évêque d'Anglona-Tursi pour le féliciter de son zèle à supprimer les retards apportés à la collation du baptême.

“ Il n'y a rien dit Léon XIII, de plus inique que cette coutume, ni de plus contraire aux règles ecclésiastiques. En

effet, non seulement elle expose, par une témérité inexcusable, à un danger manifeste le salut éternel de nombreuses âmes, mais de plus, elle les prive certainement pendant ce temps des ineffables bienfaits de la grâce sanctifiante qui sont accordés par le sacrement de la régénération, et, en outre, il peut très bien arriver que ce qui a été omis en temps voulu ne puisse jamais se faire plus tard. Du fond de Notre cœur, Nous désapprouvons et exécrons ce détestable usage, aussi impie envers DIEU qu'envers les hommes, partout où il est malheureusement pratiqué."

*Fam. Chrét. de Lille.*

---

### UN USAGE CHRETIEN.

*Dire les Evangiles* : telle est l'expression, dit la *Semaine de Cambrai*, dont on se sert chez nous pour désigner une cérémonie religieuse qui consiste en ceci : le prêtre place sur la tête d'un fidèle l'extrémité de l'étole et récite le saint Evangile.

Il est peu d'usages dans l'Eglise, qui aient une origine plus antique et plus vénérable. "les chrétiens, disait Origène aux païens du IIIe siècles (Cont. Cels., lib. I, cap. VI), les chrétiens n'ont pas besoin de vos formules magiques pour exercer leur empire sur les démons ; la prononciation du seul nom de JÉSUS ou la *récitation d'un Evangile* (recitandisque Evangelii) leur suffit pour chasser les mauvais esprits des corps qui les possèdent, surtout lorsque ceux qui récitent ces Evangiles ont le cœur pur et la foi intègre." "Nous vous louons, disait saint-Augustin aux fidèles d'Hippone (in Joan. Tract. VII, no. 12), lorsque, souffrant du mal de tête, par exemple, vous placez sur votre tête le livre des saints Evangiles au lieu de courir après les magiciens ; non pas que l'Evangile ait été fait dans ce but, mais parce que l'emploi de l'Evangile, en cette circonstance, est mille fois préférable à un maléfice."

## Mots d'enfants.

DANS le beau livre qui raconte la vie si édifiante, si sacrifiée de *Sabine de Ségur*, on trouve le trait suivant. C'est un mot d'enfant : il est de nature à faire réfléchir quantité de grandes personnes trop amies de leurs aises.

A l'âge de dix ans, elle montrait pour le sacrifice une ardeur étonnante. Un jour que par un froid rigoureux elle faisait la lessive, ses compagnes la virent pleurer et lui demandèrent la cause de ses larmes. Elle leur répondit : " C'est que j'espérais avoir l'onglée pour l'amour de Notre-Seigneur. Vous l'avez toutes et moi je ne l'ai pas ! "

UN tout jeune enfant tient un crucifix et le regarde avec tendresse, puis tout à coup :

- Papa, dit-il, qu'est-ce donc qui l'a tant fait souffrir ?
- Ce sont nos offenses, répond le père.
- Eh bien, moi, reprit l'enfant, je veux *dés�ffenser* le bon DIEU.

Le mot est beau dans sa naïveté charmante.

Remerciements aux ames  
du Purgatoire pour de nombreuses  
et considérables faveurs obtenues  
en faisant dire des messes  
pour ces pauvres ames.





# RESTEZ CHEZ VOUS.

Par PIERRE L'ERMITE.

## CHAPITRE XXII.

(suite.)

Ah ! s'il avait su, si la chose était à recommencer, comme il resterait chez lui, à côté du vieux Jupinet, raccommoiant, à cette heure, les harnais devant la cheminée flambante, et l'été, chantant, sous le ciel libre, le bonheur de vivre loin de l'enfer des villes...

Puis, il eut l'obsession d'échapper à l'hôpital..... qu'était ce d'abord que l'hôpital?... Il en avait entendu vaguement parler au pays... il n'y avait plus de Sœurs, à Paris ; et, quand on n'avait pas d'argent à donner en pourboire aux filles qui servent d'infirmières, on vous y laissait à peu près crever comme des chiens.... Pourvu que M. Clément vienne le réclamer !... alors il estima les chances qu'il pouvait avoir d'obtenir son intervention : tout cela le fatigua et un sommeil lourd le reprit quelques heures..... un sommeil mauvais, pâteux, interrompu par le bruit subit d'une clé grinçant dans la serrure. Le sergent de ville, brusquement réveillé, se mit au port d'armes, et le secrétaire du commissaire, accompagné d'un jeune homme pâle et distingué, entra dans la salle.

Isidore le reconnut tout de suite, c'était M. Clément. Immédiatement, il se crut sauvé..... enfin, dans cet immense Paris, il avait trouvé quelqu'un ; il ne se sentait plus seul, et sa bonne figure témoigna si bien les sentiments de son cœur, que le secrétaire s'inclina, en souriant, devant Clément : " Monsieur, vous êtes reçu comme un dieu. "

Mais le jeune interne était épouvanté. Il n'avait pas vu Isidore depuis leur entretien sous la porte de la cathédrale de Noyon, et les deux termes de la comparaison — autrefois, aujourd'hui — lui apparaissaient dans toute leur brutalité.

Isidore était perdu..... et en deux mois..... Oh ! ce Paris...

Maintenant, que restait-il à faire ? Transporter le malade dans l'hôtel garni de Clignancourt ?.... ce devait être un bouge infect, tenu par une sorte de négrier ; d'ailleurs, on ne pourrait pas lui donner les soins nécessaires. Le seul parti raisonnable semblait de le faire admettre à l'Hôtel-Dieu, où Clément était interne.

Les Sœurs en avaient la direction ; il s'arrangerait pour installer l'enfant dans une chambre à part, à côté de la salle Saint-Christophe il le recommanderait chaudement à son chef de service et à la Sœur Imeldine, le visiterait lui même tous les jours, et ferait l'impossible pour le disputer à la mort

Il expliqua son projet à Isidore, qui l'interrompit à chaque phrase : " Si je retournais chez nous ?.....

— Chez toi, fit Clément.... non... actuellement ce n'est pas possible : tu ne supporterais pas le voyage, tu as besoin de soins spéciaux, et puis il gèle trop fort.

Mais aussitôt que tu iras mieux, je t'embarquerai, et te conduirai moi-même à Noyon ; seulement, tu me jureras auparavant de ne jamais plus remettre les pieds à Paris..... c'est convenu ? "

Le paysan répondit par une silencieuse poignée de mains, qui disait tout : et ses regrets et ses désirs, qui disait surtout un pressentiment épouvantable : Noyon ?..... la pauvre maison du vieux Jupinet..... la cathédrale où il avait été baptisé, tout ce qui, là-bas, constituait le passé.....le reverrai je encore ?

Or, juste à ce moment, dans la cuisine de la petite ferme du Ruault, la mère d'Isidore, anéantie sur une chaise, la tête dans ses mains, pleurait en silence, après avoir relu pour la vingtième fois la dernière lettre de son fils, celle pourtant où il lui racontait qu'il gagnait jusqu'à... quatre francs par jour !..... Pauvre femme, elle avait déjà le pressentiment de ce qu'il avait dû perdre !.....

#### CHAPITRE XXIV.

Aucun hôpital n'est gai : l'odeur fide des médicaments, la vue continuelle des malades, cette atmosphère de souffrance dans laquelle on est pour ainsi dire baigné, tout cela ne met pas l'âme en gaillarde et joyeuse disposition.

Mais Clément avait si bien arrangé les choses que, de tous les malades de tous les hôpitaux de Paris, Isidore était peut-être

le mieux traité. Il avait une chambre pour lui tout seul et le jeune interne avait déployé, pour arriver à ce résultat, des ruses de Peau Rouge. La rencontre d'Isidore avait surexcité en lui tous les souvenirs de Noyon, mille sentiments confus qu'il ne voulait pas essayer de dénâler en ce moment, mais qui chantaient de nouveau dans son cœur la douce chanson de *l'autrefois*. Oui, Dieu conduisait les choses de mystérieuse façon ; et comme elle était étrange cette destinée qui, dans cette foule de Paris, plaçait, au début de sa carrière médicale, un être intimement mêlé à sa vie, un serviteur de sa famille d'adoption.

Quelquefois, en regardant Isidore, le jeune interne avait comme des hallucinations..... Il aurait vu derrière le lit, au lieu de la Sœur Imeldine la douce figure de Got, qu'il aurait trouvé la chose toute naturelle ..... et puis il sentait, sans vouloir se l'avouer, qu'il était heureux de trouver un motif *nécessitant* de nouveau des rapports avec Noyon, avec M. Valmont, lequel ne laisserait pas ainsi mourir un de ses anciens serviteurs : c'était sa vie, *brisée par le devoir, et qui se renouait par le devoir* ; tous les anciens sentiments durement comprimés, qui s'échappaient enfin en une joyeuse envolée.

Que sortirait-il de cette situation ? L'obligation de nouveaux déchirements..... ou une chose inconnue à laquelle il ne voulait pas penser..... ? Toujours est-il qu'il éprouva à cette heure un sentiment très doux, et en quittant l'Hôtel-Dieu, il alla à Notre-Dame, dans une petite chapelle qui lui était familière ; il y pria longuement le Dieu qui aime les délicats et protège les orphelins.

Le lendemain était un dimanche : en descendant de sa petite chambre de la rue Madame, Clément pensa que des fleurs procureraient certainement du plaisir à Isidore. Justement, il faisait beau temps. Un pâle soleil d'hiver éclairait sans échauffer, mais sa lumière mettait sur toute chose une note étincelante et joyeuse. Clément descendit lentement le boulevard Saint Michel, prenant plaisir à sentir l'air très vif lui fouetter les joues. Des marchandes de fleurs poussaient des petites voitures sur la chaussée, mais il jugea que ces fleurs trop "citadines" pour faire bien plaisir à son malade, et il attendit, pour en acheter, qu'il fut arrivé sur les quais.

Isidore guettait son retour ; quand il vit venir Clément, les deux bras embarrassés par une gerbe énorme, il battit l'une contre l'autre ses pauvres mains brûlantes. Des fleurs !..... c'est-à-dire la fraîcheur pour le fiévreux ; le parfum pour le malheureux condamné à l'atmosphère d'hôpital ; la beauté, la grâce pour le malade écœuré de ce qu'il voit et de ce qu'il ressent.... Des fleurs !..... pour un homme qui avait passé sa vie à la campagne..... Jamais il ne les avait ainsi comprises ; jamais aussi elles ne lui avaient parlé comme aujourd'hui : c'était l'évocation de bien des souvenirs, c'était surtout une attention qui lui allait au cœur, venant d'une personne dont il s'était toujours considéré comme le petit domestique..... " Ah ! monsieur Clément, comme vous êtes bon !... si je seulement je vous avais écouté, aussi vrai que je m'appelle Isidore, ne serais pas là. Si jamais on m'avait dit que je *finirais* à l'hospice !...

— Que tu *finiras* !... Veux-tu bien ne pas te mettre des idées pareilles dans la tête !.....

— Alors, vous croyez que j'en réchapperai ?....." Et, en disant cela, le jeune paysan concentrait toute sa puissance d'attention sur Clément ; essayant de deviner ce que peut être il voudrait cacher.

" Ecoute, Isidore, je vais te parler franchement ; non, tu n'es pas perdu ; tu le serais, que je te le dirais, je te l'assure ; car je ne voudrais pas qu'un *pays* s'en allât comme un chien devant le bon Dieu. Tu n'es donc pas perdu, mais tu es sérieusement touché ; aussi il faut bien obéir, bien te laisser faire, et te persuader que tu guériras.....

— Si vous saviez comme je le desire..... tenez, on me dirait d'avalier n'importe quoi pour ne plus sentir ce gargouillement dans l'estomac, que je l'avalerais immédiatement..... "

— Et, au juste, où le sens tu, ce gargouillement ?

Isidore ouvrit alors sa chemise, et, découvrant sa large poitrine, toute dorée par le soleil mais aujourd'hui laissant voir misérablement les côtes et les cavités des clavicules, il lui montra, sous le sein droit, une place large comme la main "..... A chaque fois que je respire, c'est comme si on m'enfonçait une dent de fourche là-dedans. "

Justement le Dr B... passait là, et comme il lui avait toujours témoigné la plus grande bienveillance, Clément l'aborda et lui exposa le cas. Très brusque, mais très bon, le docteur alla droit au malade.

— Sapristi... mon garçon!... tu étais taillé pour vivre cent ans et plus, voyons croise tes bras!... et, méthodiquement, suivant de chaque côté le demi-ovale des poumons, frappant au dessous des clavicules, le docteur l'ausculta pendant cinq minutes... Tousse!... plus fort!... assez!... respire fort!... plus fort!... C'est bien!.....

Quand il eut fini, le docteur marqua avec de l'iode sur la poitrine d'Isidore trois endroits précis, puis se reculant, et regardant la carrure si développée du paysan : " Que fais-tu à Paris?.....

— Chauffeur au gaz, monsieur.

— Et avant ?

— Laboureur à Noyon.

— Tu aurais fameusement bien fait de ne pas changer et de rester chez toi ! "

Et prenant son chapeau, il se dirigea vers la salle Saint-Christophe. Clément l'y suivit, pour avoir son opinion.

" Ce que j'en pense ? fit le docteur en s'arrêtant net..... Mais il est perdu dix fois, votre client..... il est usé, abominablement usé..... ses poumons ne sont que des soufflets crevés..... il a une lésion de plusieurs centimètres à la partie antérieure du côté droit... un mouvement brusque... une fausse position suffit pour l'ouvrir... et alors vous pourrez l'inonder d'ergotine, rien n'y fera..... sans compter qu'il est bourré... farci de tubercules.....

—..... Mais, docteur, c'est à peine s'il y a quelques mois qu'il est à Paris.....

— Eh bien! et puis après?... j'ai constaté, moi, mille fois dans mon service, qu'un homme de la campagne, habitué au grand air, à la vie réglée, à la nourriture simple, à l'absence de la fièvre inhérente aux grandes villes, est mis à mal par Paris avec la plus grande des facilités. Votre protégé a plus souffert, a enduré plus de privations en deux mois, qu'il n'en aurait eu dans son pays pendant toute sa vie..... je vous le répète : Il est flambé, tout ce qu'il y a de plus flambé ! "

Et, d'un geste décidé, le Dr. B... indiqua qu'il était complètement sûr de son diagnostic.

Clément, navré, revint auprès d'Isidore, en faisant l'impossible pour ne pas laisser paraître sur son visage l'impression désolante que lui avait causée l'oracle de la science.

..... L'oracle de la science !..... Cela le fit presque sourire d'avoir trouvé ce mot..... Est-ce que, tous les jours il ne la surprenait pas en défaut, cette science orgueilleuse?... pourquoi ne se tromperait-elle pas encore aujourd'hui? Pourquoi la prière, les soins, l'étude acharnée de la maladie ne pourraient-ils pas amener un résultat favorable, contraire aux prévisions du médecin en chef?.....

Petit à petit, une idée germait en lui, idée étrange de résolution pour un jeune homme, mais qui prenait sa force dans des considérations très éloignées et très supérieures. Isidore était perdu, avait dit le Dr. B....., il avait donc le droit de tenter sur lui une expérience qui, tout en pouvant le sauver, ne mettait en aucune façon sa vie en danger.

Travailleur acharné, Clément avait été frappé dans son service de la façon si indirecte dont on soignait les maladies de poitrine. Le poumon étant un organe clos, sans aucune communication avec les appareils voisins, comment un médecin sérieux pouvait-il tenter une guérison en dégradant l'estomac, la suprême ressource du phtisique, par l'injection de substances corrosives, tels que la créosote, le goudron, les arsénates, etc.?..... Tous ces produits ne pouvaient arriver aux poumons que par la voie circulatoire, c'est-à-dire après avoir dépensé leur influence précisément dans le milieu non contaminé.

N'existait-il pas un moyen de porter directement le remède au siège même du mal? Claude Bernard avait démontré que le poumon pouvait recevoir et absorber des quantités de liquides considérables. Clément le savait, et pourtant, nulle part dans son service, il n'avait vu faire l'application de ce principe. Pourquoi ne le tenterait-il pas tout seul, sans rien dire, sur Isidore? Si l'opération ne réussissait pas, elle n'entraînait aucune complication, c'était seulement la dernière espérance qui s'envolerait, voilà tout.

Tout de suite, le jeune interne devint très soucieux ; cette idée le hantait avec des attirances de tentation. C'était le dimanche, le laboratoire était désert ; brusquement, il prit la résolution d'y descendre. Il trouva la porte ouverte, le garçon de salle étant, à cette heure, occupé à donner la nourriture aux bêtes d'expérience.

Aussitôt qu'il fut parti, Clément tira les verrous, et, sûr désormais que personne ne viendrait le troubler, prépara ce qui lui était nécessaire avec une rapidité et une sûreté de main digne d'un vieux professionnel. Ennemi né de toute cruauté inutile, le jeune interne prit un lapin dans une des cages et, par les voies naturelles, lui injecta dans les poumons trois centimètres cubes d'un liquide coloré en vert.

L'animal n'en parut nullement souffrir, et se remit aussitôt à manger. Pendant trois quarts d'heure, Clément se promena de long en large, supputant toutes les chances de son expérience ; puis, au bout de ce temps, d'un coup net, il tua l'animal, le porta sur la table d'autopsie : les lobes de ses poumons étaient entièrement *verts* ; le liquide s'était doucement répandu à la surface, baignant tous les tissus sans en irriter aucun, sans provoquer la moindre contraction, sans exciter à la toux.

Cette expérience semblait répondre favorablement aux trois questions qu'il se posait :

1<sup>o</sup> L'introduction directe de la créosote ou du perchlorure dans le poumon est-elle possible ?

2<sup>o</sup> Ne présente-t-elle pas de danger ?

3<sup>o</sup> Est-elle efficace ?

C'était assez pour ce jour-là ; Clément remonta dire " au revoir " à Isidore avec un visage tellement content, que le pauvre paysan en éprouva une joie très douce. C'était l'heure où le jour baisse, l'heure mélancolique de l'hôpital, l'heure des fièvres qui redoublent, des anxiétés pour la nuit qui s'approche..... Oh ! ces nuits mortelles où, dans le rêve douloureux qui vous baigne de sueur, on entend les plaintes des uns, le râle d'agonie des autres!... Justement, ce soir là, la *boîte à chocolat* (1) avait passé deux fois

(1) Surnom donné à la boîte peinte en brun dans laquelle on descend les décédés à la salle mortuaire.

dans la petite salle, emportant deux phtisiques en bas, à la chambre des morts et à la dissection. Isidore l'avait vue et l'effet avait été tel chez lui, que l'arrivée de Clément et sa figure rayonnante ne furent pas de trop pour chasser les visions macabres que ce souvenir éveillait en lui... ..

“ Le 17 est mort et le 3 aussi ; et, tous les deux..... c'était de la poitrine !.....

-- De la poitrine..... de la poitrine, répéta Clément, mais ce n'est pas ton cas, mon pauvre ami ; leurs parents à eux étaient poitrinaires, tandis que le père Jupinet vivra cent ans ; et toi, tu as le sang de Jupinet dans les veines. Et puis, eux avaient fait une noce à tout casser, tandis que toi, mon brave Isidore, tu as toujours été sage comme un bon chrétien de Noyonnais ; tu vois bien qu'il n'y a pas de comparaison, sans compter qu'on te soigne comme une petite demoiselle !.....” Et, très habilement, l'interne amena la conversation sur un terrain un peu moins desolé.

Pourtant, cette nuit-là, Isidore dormait mal ; il rêva de Noyon, de la ferme de Jupinet, il ne pouvait plus tenir les deux bras de la charrue, et le cousin Jacques lui prenait les champs en bordure de la route qui conduit à Larbroye. Puis, il s'éveilla brusquement au passage de la ronde de nuit, et la Sœur Imeldine, avec sa pâle et mélancolique figure, avec ses yeux qui regardaient sans laisser rien deviner des pensées intimes de l'âme, lui fit l'effet d'une apparition d'outre tombe.

La Sœur, très doucement, s'approcha de lui, et plaçant sa main fraîche sur le front brûlant du paysan, elle le calma, lui mit un oreiller en plus et reborda son lit : puis reprenant son falot, elle continua sa visite silencieuse.

A son passage, et malgré les précautions qu'elle prenait, des malades, subitement réveillés, se dressaient sur leur séant, les yeux pleins d'épouvante ; d'autres se retournaient douloureusement sur leur sommier, épuisés par une insomnie que nul remède ne pouvait combattre ; on devinait dans l'ombre, la torture de tous les organes, les angoisses de toutes les âmes, les impatiences de tous les instants. Quelquefois, devant un lit trop calme, la Sœur levait son falot, et, à sa lueur, distinguait des yeux éteints, vitreux, chavirés en



arrière sous des paupières à demi refermées, des yeux qui ne regarderaient jamais plus ici-bas. Les âmes s'en étaient allées subitement vers Dieu, dans une convulsion poignante et silencieuse qu'aucun n'avait vue, et la mort avait refroidi le cadavre sans que personne ne fût là, auprès du malheureux, pour lui donner la poignée de mains d'adieu avant l'épouvantable voyage.

La Sœur Imeldine relevait alors le drap, après avoir croisé les mains déjà raidies du trépassé : puis, à genoux, au pied du lit, elle priait, la première, pour le défunt, le Dieu des pauvres et des malheureux. Habitée à ce spectacle, elle finissait lentement sa tournée. Inscrivait sur le registre : *Rien à signaler, le 3 décédé*, et s'en allait au pied du crucifix faire sa prière du matin ou du soir, suivant l'heure.

Mais Isidore, lui, ne s'habituaît pas à ce spectacle. Jamais il n'avait vu souffrir, et ce n'était pas ainsi qu'on mourait à la campagne : toutes ces visions de la douleur humaine, sous toutes ses formes, l'impressionnaient, lui mettaient au cœur l'ardent, l'impérieux désir de quitter l'hôpital, et le plus tôt possible. Il avait beau se trouver dans une chambre spéciale, isolée des deux grandes salles qui l'entouraient, il voyait les allées et venues des infirmiers ; et, quand la porte était ouverte, son regard distinguait la longue file de lits dans lesquels se prolongeait, sans grand espoir l'attente éternuée de la guérison.

Le lendemain et les jours suivants, Clément arriva à l'hôpital avant l'heure, et employa son temps au laboratoire à varier ces expériences : puis, deux ou trois fois, il essaya sur Isidore le projet d'une nouvelle canule pouvant, par un mouvement de bascule de bas en haut, dépasser les premiers anneaux de la trachée. Quand le modèle de cet appareil fut définitivement arrêté dans son esprit, il se rendit chez le meilleur fabricant du quartier et en fit la commande.

Ce jour-là, M. Valmont reçut à Noyon une longue lettre de Clément, plus affectueuse que les autres : le jeune homme lui racontait la douloureuse odyssee d'Isidore, comment il avait échoué, malgré une conduite exemplaire et un courage remarquable, dans un commissariat de police et à l'hôpital ; il lui disait que le paysan

était perdu, qu'il tentait pour le sauver une expérience, toute nouvelle, découverte par lui ; mais le malade était tellement épuisé que, malgré l'ingéniosité de l'idée, Isidore était probablement trop déprimé pour en bénéficier. Au surplus, jour par jour, il le tiendrait au courant de la situation, de manière à pouvoir préparer le pauvre Jupinet à l'épouvantable nouvelle de la mort de son enfant.

M. Valmont répondit le jour même, et dit à Clément combien il était touché de l'intérêt si particulier qu'il portait à un ancien serviteur de sa famille. Isidore n'avait, pour ainsi dire, donné aucun signe de vie à Noyon depuis son départ, et Jupinet le croyait encore dans l'usine à gaz de Clichy, et en parfaite santé.

Le fameux Nanglart n'était pas venu à la rencontre du jeune paysan, à la gare du Nord, pour la bonne raison qu'il était sous les verrous de Mazas, à la suite d'une vilaine affaire de courses. On avait même demandé des renseignements à son sujet à la mairie de Noyon. Mme Valmont, Blanche et Got se portaient toutes fort bien, et l'abbé Hans suivait avec beaucoup d'intérêt les efforts faits par Clément pour s'élever au-dessus des difficultés d'une situation qu'il avait pourtant volontairement créée.

Après cette lettre en vint une autre, et, peu à peu, la correspondance s'établit, devint presque journalière. C'étaient de vrais bulletins de santé que Clément envoyait au pays. Got y répondait souvent, parlant de tout, ayant son idée, rattachant petit à petit les fils brisés, renouant les affections interrompues, avec cet art suprême de la femme, tellement inné en son âme, qu'elle ne s'en rend pas toujours compte elle-même.

Le vieux Jupinet ne tenait plus à Noyon ; il voulait revoir son fils à tout prix : *Ah ! s'il était resté chez nous, tout cela ne serait pas arrivé !.....* c'était sa phrase à lui, Jupinet, celle qu'il répétait cinquante fois par jour à tous ceux qui lui demandaient des nouvelles de son gars.

Pourtant les lettres arrivèrent meilleures. Clément écrivit à M. Valmont qu'il avait essayé une première fois son appareil sur Isidore ; il n'avait pas poussé l'expérience à bout, car il avait remarqué qu'il manquait un petit miroir laryngien, pour lui donner pendant l'opération l'image de la glotte et de l'épiglotte ; ce détail

était important pour débiter dans le maniement d'un instrument tout nouveau et opérant dans des régions particulièrement sensibles.

Le jour suivant, l'opération fut complétée et réussit à merveille. En inclinant le manche de la canule à gauche, Clément atteignait le sommet de la bronche droite et y déposait à chaque fois 12 grammes de liquide créosoté, directement sur le foyer tuberculeux. Isidore ne toussait même pas pendant l'opération, tellement le glissement était doux et l'excitation nulle.

Une semaine après, les symptômes commencèrent à s'amender d'une façon si extraordinaire que le médecin en chef, frappé de ce cas étrange d'une sorte de guérison tuberculeuse, mit le malade en observation spéciale.

Clément n'avait rien dit. Ce qu'il faisait était même contre toutes les règles, car, le plus simple bon sens a défendu, dans tout l'hôpital, de permettre à un novice d'expérimenter sans contrôle une idée sur un malade. Pourtant, Clément croyait que, pour une fois, l'exception était admissible dans son cas particulier, il pensait que le médecin en chef repousserait son idée peut-être trop légèrement, et qu'Isidore étant considéré comme perdu, il serait au contraire très fort de ne parler de sa découverte qu'après avoir sauvé le paysan par elle.

Aussi prenait-il toutes ses précautions, ne mettant personne dans sa confiance, pas même la Sœur. Un soir pourtant, vers 2 heures, il injectait son malade de créosote, lorsque brusquement, la porte s'ouvrit et le médecin en chef, accompagné de deux confrères, entra dans la salle..... Clément était pris. Son miroir frontal attaché autour de la tête, sa canule à forme nouvelle dans la main, la petite lampe placée derrière le malade, le jeune homme ne pouvait nier qu'il fit quelque chose d'anormal; d'ailleurs la nature très chrétienne et très franche de l'interne lui donnait l'honneur de la dissimulation.

Le chef prit la chose immédiatement de très haut, ses deux confrères gardaient un silence glacial, alors Clément s'expliqua; au début, le docteur hachait les réponses de l'interne par des interjections violentes..... " Monsieur, on n'agit pas ainsi!... Monsieur!..... il y a vingt ans que j'ai des internes sous mes ordres,

jamais pareille chose ne m'est arrivée !....." Puis, peu à peu, les explications très claires, très calmes de Clément piquèrent sa curiosité, et il voulut savoir.

Le jeune homme raconta tout : le lien d'amitié qui lui faisait porter à ce paysan un intérêt spécial, la douleur qu'il avait éprouvée en apprenant qu'il était perdu, et la résolution que cette amitié lui avait dictée : plus que personne il appréciait, honorait, mieux que cela, *aimait* son chef, et pourtant il avait cru bien faire en se taisant... Certes, ce n'était pas par orgueil, bien au contraire, mais il se sentait si jeune, si petit, qu'il n'espérait pas que son idée pût être prise en considération surtout par un prince de la science ; puis il décrivit son invention, ses tâtonnements, ses recherches, ses hésitations, toutes ses choses si palpitantes qui redisaient au vieux savant sa propre jeunesse ; à un moment il vit sa cause gagnée.....

Telle est, en effet, l'excellence de ces natures supérieures, qu'au contact d'une affection vraie, et devant un travail révélant une volonté et une intelligence particulières, tous leurs griefs fondent comme la neige au soleil... .. Le Dr. B... très ému, prit la main de son interne et, renforçant sa voix pour qu'elle ne tremblât pas trop : " Ah ! le gaillard, c'est donc toi qui me volais tous mes lapins depuis trois semaines ! Tiens, embrasse moi ! " et l'excellent homme, dont la science avait été la grande passion, ouvrit ses deux bras, pressa longuement le jeune homme sur sa poitrine, où la rosette de la Légion d'honneur mettait sa note brillante..... " Mon cher enfant..... tu arriveras..... je t'en répons..... Sapristi ! tu commences par la tuberculose !..... Allons !..... viens ici que je t'embrasse encore une fois !..... je ne sais pas au juste ce que ton système vaudra, mais peu importe..... tu débutes comme un maître !....."

A ce moment la porte s'ouvrit de nouveau derrière eux ; au bruit, tous se retournèrent ; c'était M. Valmont, Blanche et Jupinet qui entraient !

## CHAPITRE XXV

..... Le quai Notre Dame par une belle après midi de fin d'hiver ; les passants vont, viennent ; tout le monde, après les tristes et pénétrantes froidures, semble avide de boire un peu à la coupe éblouissante du soleil. Là-bas, de l'autre côté de la Seine, des bottes de fleurs printanières, des arbustes d'un vert très doux, créent, sur l'asphalte, des jardins factices qui dureront jusqu'au soir, mais dont la vue fait pourtant glisser au cœur un rayon de gaieté, quelque chose comme le pressentiment du renouveau !

Isidore est là, en fraude, attendant l'omnibus dont la correspondance doit le conduire à Clignancourt. Clément lui a permis de sortir une heure, mais le paysan se sent redevenir fort, et ses projets dépassent de loin la permission accordée. Il a beau avoir les joues creuses, l'ossature dégarnie, le teint pâle, l'apparence d'un cadavre qui marche, il constate, là, dans sa poitrine, quelque chose qui lui annonce un travail certain de résurrection.

Les yeux aveuglés par la lumière éblouissante, il marche doucement, puis revient sur ses pas, attendant la voiture ; qu'il est donc bon de se reprendre à vivre, de fuir l'humidité énervante des draps, et de sentir frais et chaud, et pur, circuler librement l'air autour de vous.

Et encore, cela n'est rien en comparaison du bonheur, de l'ivresse en perspective : dans huit jours, il reprend le train pour Noyon ! dans huit jours le pays natal !..... le foyer du vieux Jupinet !..... la grande tranquillité des champs !..... les horizons du Ruault, reverdissant au souffle attiédi du printemps !..... Dans huit jours, ce sont les habitudes d'autrefois qui vont doucement se renouer, la vie qui recommencera après l'épouvantable cauchemar de Paris ; les travaux des champs qu'on trouvera si doux, si indépendants après ceux de l'usine... Dans huit jours, c'est l'adieu définitif à l'hôpital, l'adieu à la maladie, l'adieu à la foule indifférente, l'adieu aux rues sans fin, au brouhaha, à la fièvre de Paris !.....

Cette pensée le remplit de joie ; il veut pouvoir en jouir sans restriction, la contempler sans y trouver d'ombre, et voilà pourquoi il a résolu d'aller immédiatement régler là-bas, à l'usine et à l'hô-

tel de Clignancourt, toutes ses affaires pendantes, de manière à n'avoir plus devant lui que la perspective bienheureuse de la délivrance.

Il réfléchissait encore à toutes ces choses, que déjà l'omnibus cahoteux l'emportait vers la gare Saint-Lazare. Là, il prit l'affreux tramway qui relie Gennevilliers à la Madeleine. Par hasard, il y restait une place à l'intérieur, il l'occupa moyennant 0 fr. 40.

Bas sur pattes, lourd et disgracieux de formes, doué d'une série de courants d'air très perfectionnés, on ne peut rien imaginer de plus abominable que ce véhicule. Les aspirants de marine s'en serviraient avantageusement pour s'entraîner contre le mal de mer, car il épuise, dans la descente de l'avenue de Clichy, toutes les variations possibles du roulis et du tangage. Ajoutez à cela les disputes perpétuelles avec un conducteur constamment sur vos pieds à vous réclamer un des quatre tarifs différents en usage sur la ligne, et vous aurez une idée atténuée du véhicule où naviguait Isidore.

La pauvre enfant n'y songeait guère ; il calculait l'argent qu'on lui devait à l'usine, et, dans sa tête encore bien faible, cherchait à voir si cette somme suffirait pour payer les différentes dettes contractées au "garni" de Clignancourt.

Assis entre un gros boucher qui tenait, toute pantelante et toute saignante, une moitié de porc, et un jeune bureaucrate très pincé, Isidore, humilié par la vie, se faisait aussi petit que possible. Il était encore bien faible, et d'instant en instant, il sentait la sueur mouiller ses tempes... ah ! comme il avait hâte de retourner là-bas, au pays.

De sa banquette, il voyait le grouillement de la foule sur les trottoirs de l'avenue de Clichy, toutes ces maisons serrées les unes contre les autres, tous ces faméliques, assis sur des bancs, guettant désespérément, à la porte du chemin de fer de l'Ouest ou de la grande usine Gouin, une place qui ne venait jamais ; puis il reconnut l'endroit où, deux mois auparavant, il était tombé, épuisé de fatigue et de privations, dans une mare de sang.

Oh ! ce Paris maudit, maintenant il lui brûlait les pieds, et la vue du pays où il avait tant souffert exaspérait encore la sensation ! Il aurait pu retourner, partir immédiatement, qu'il eût fui le jour même ; mais, pas un camarade n'était venu à l'hôpital lui apporter

l'argent de sa paye, il fallait donc bien aller le chercher, et ensuite reprendre sa valise à l'hôtel. Une fois cette démarche terminée, comme il secouerait la poussière de ses souliers, et pour toujours, au seuil de la ville indifférente, où les misères de la faim et les tortures du cœur passent au milieu des rues, sans même faire tourner la tête à la foule blasée et distraite.

Comme il descendait à Clichy, sur la place de la Mairie, il aperçut un groupe, où se débattait quelque chose qui ressemblait à un homme : on disait dans la foule arrêtée que c'était un Breton, employé au chemin de fer, et qui avait reçu un coup de tampon dans une manœuvre de garage, que, d'ailleurs, c'était monnaie courante, et qu'il ne se passait pas de mois sans qu'on ramenât ainsi de la gare de marchandises quelqu'un, les pieds devant.... quand on le ramenait !..... Car, lorsqu'on ramassait son cadavre à la pelle, sur la voie, c'était autre chose.

Isidore s'éloigna de quelques pas. le cœur de nouveau serré ; était-ce la vue de l'ancien cadre où il avait souffert ; était-ce ce spectacle à peine entrevu d'un paysan comme lui, broyé dans le mouvement de vie intense de la capitale ; étaient ce toutes ces impressions de Paris qui, brusquement, lui remontaient à la gorge ? toujours est-il qu'il pressa le pas.....

Devant lui, les cheminées d'usines se multipliaient à l'horizon, rayant le ciel de leurs longues lignes noirâtres ; le soleil, déjà bas, se couchait de l'autre côté de la Seine, allongeant, sur le sol souillé de nâchefer, leurs silhouettes immense ; on eût dit l'ombre de stèles fantastiques sur un champ mortuaire, tandis que, là-bas, à gauche, la lueur sanglante des verreries, le nuage rouge des raffineries, la buée embrasée qui couvrait sur un kilomètre carré l'usine à gaz, évoquait brutalement chez le paysan quelque chose comme l'idée de l'enfer.

Il ne resta à Clichy que le temps de régler son livret et de toucher son arriéré, puis s'achemina, sans perdre un instant, vers son ancien garni.

\* \* \*

... "Clignancourt, tout le monde débarque !..." Isidore, ses 42 francs dans la poche, descend de l'omnibus, car il se fait tard, et son absence sera remarquée à l'hôpital, plus remarquée certai-

nement qu'à l'usine ; comme il y était peu de chose..... C'est à peine si le comptable l'a reconnu : " Ah ! c'est vous le nommé Jupinet?..... il y a longtemps que vous êtes remplacé....."

Et ce fut tout.

On s'en va de sa petite ville de province et l'on y laisse un souvenir, quelque chose comme un reflet de soi-même sur les personnes et sur les choses, et qu'on retrouvera au retour ; on quitte l'usine et c'est à peine si, quelques ouvriers se disent : " Un tel, le paysan, a f..... le camp ! " On y revient deux mois après, le tiers des figures est déjà changé, et elles vous regardent avec cet air féroce égoïste que donne aux ouvriers, dans certains ateliers de Paris, l'habitude de la lutte sans pitié pour la vie.

Le soir tombe, et déjà les becs de gaz s'allument sur les trottoirs ; Isidore, affaibli par sa longue maladie, monte lentement la rue Ordener, croisant à chaque pas des groupes d'ouvriers qui descendent vers la mairie, le dos voûté, les yeux creux, balançant, sans pensée, la gamelle qui a contenu le rata du midi.

Après l'étouffement de l'atelier, ils vont trouver à un quatrième quelconque l'étouffement du logis. avec des voisins au-dessus, au dessous, à droite, à gauche, en face, dans la rue, derrière, dans la cour, avec l'écoeurement des plombs et la senteur des communs dans l'escalier, et devant eux l'avenir tout droit, tout tracé, comme un interminable et monotone chemin. Les uns gagnent 3 francs, les autres 4, les autres 5, juste ce qu'il faut pour vivre, pour payer le loyer et nourrir les enfants ; et l'on ira ainsi, de jour en jour, de mois en mois, d'année en année, travaillant pour vivre et uniquement pour vivre, connaissant bien rarement le plaisir de voir dans un coin grossir des économies impossibles, ignorant les émotions de l'initiative individuelle, s'amusant sans conviction à des fêtes dites nationales, étranger à toute espèce de consolation supérieure issue d'une croyance aux choses de la religion

Pauvres gens ! bien intéressants et bien malheureux, dire que j'ai voulu leur ressembler ! pensait Isidore.

( à suivre )